

injuste et passager sans murmure : mais puisque enfin mon nom doit vivre et parvenir à la postérité, je me dois de tâcher de transmettre avec lui le souvenir de l'homme infortuné qui le porta, tel qu'il fut réellement, et non tel que ses iniques ennemis travaillent sans relâche à le peindre.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

---

LIVRE NEUVIÈME.

---

L'IMPATIENCE d'habiter la campagne ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison, et sitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la coterie holbachique, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, et qu'on me verroit dans peu revenir avec ma courte honte vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui depuis quinze ans hors de mon élément me voyois près d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes chères Charmettes et la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la campagne et la retraite, il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espèce de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement ; à Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloire ; toujours mes bosquets, mes ruisseaux,



mes promenades solitaires , venoient par leur souvenir me distraire , me contrister , m'arracher des soupirs et des désirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir , tous les projets d'ambition qui , par accès , avoient animé mon zèle , n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres , auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire , je jugeois , par ma situation particulière , être en état de m'en passer , et pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois pas un sou de rente , mais j'avois un nom , des talents ; j'étois sobre , et je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux , tous ceux de l'opinion. Outre cela , quoique paresseux , j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être , et ma paresse étoit moins celle d'un fainéant que celle d'un homme indépendant qui ne sait travailler qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif , mais il étoit sûr. On me savoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas , et il pouvoit me suffire en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du *Devin du village* et de mes autres écrits , me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit ; et plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier me promettoient , sans rançonner les libraires , des suppléments suffisants

pour travailler à mon aise , sans m'excéder , et même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage , composé de trois personnes , qui toutes s'occupoient utilement , n'étoit pas d'un entretien fort coûteux. Enfin mes ressources , proportionnées à mes besoins et à mes désirs , pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse et durable dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif , et au lieu d'asservir ma plume à la copie , la dévouer entière à des écrits , qui , du vol que j'avois pris et que je me sentois en état de soutenir , pouvoient me faire vivre dans l'abondance , et même dans l'opulence , pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais , sans répéter ce que j'ai dit sur le même sujet , j'ajouterai seulement qu'écrire des livres pour avoir du pain eût bientôt étouffé mon génie et tué mon talent , qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur , et né uniquement d'une façon de penser élevée et fière , qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux , rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité , l'avidité peut-être , m'eût fait faire plus vite que bien. Si le besoin du succès ne m'eût pas fourré dans les cabales , il m'eût fait chercher à dire moins des choses utiles et vraies , que des choses qui plussent à la multitude ; et , d'un écrivain distingué que je pouvois être , je



n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non; j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre et respectable qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté, tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi, je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. J'avois un métier qui pouvoit me nourrir, si mes livres ne se vendoient pas; et voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 avril 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai faits depuis tant à Paris qu'en d'autres villes, mais toujours de passage ou toujours malgré moi. Madame d'Épinay vint nous prendre tous trois dans son carrosse: son fermier vint charger mon petit bagage, et je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée et meublée simplement, mais proprement, et même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, et je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix qu'elle avoit faite exprès pour moi.

Quoiqu'il fît froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes et des primevères; les bourgeons des arbres commençoient à poindre, et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout à coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport: Enfin tous mes vœux sont accomplis! Mon premier soin fut de me livrer à la délicieuse impression des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis, pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentois faite pour moi. Ce lieu solitaire plutôt que sauvage me transportoit en idée au bout du monde: il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guère auprès des villes, et jamais, en s'y trouvant transporté tout à coup, on n'eût pu croire être à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses et à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie,



et mes après-dînées à la promenade, muni de mon petit livre blanc et de mon crayon : car n'ayant jamais pu écrire et penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de méthode, et je comptois bien que la forêt de Montmorency, qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés ; j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets ; mais, dans les tracas de la ville, l'exécution jusque alors avoit marché lentement : j'y comptois mettre un peu plus de diligence quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente, et, pour un homme souvent malade, souvent à la Chevette, chez madame d'Épinay, plus souvent importuné chez moi de curieux désœuvrés, et toujours occupé la moitié de ma journée à la copie, qu'on compte et mesure les écrits que j'ai faits durant les six ans que j'ai passés tant à l'Ermitage qu'à Montmorency, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Des divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis plus longtemps, dont je m'occupois avec plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma vie, et qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorsque, étant à Venise, j'a-

vois eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, et que, de quelque façon qu'on s'y prit, aucun peuple ne seroit jamais que ce que la nature de son gouvernement le feroit être : ainsi cette question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci : Quelle est la nature du gouvernement propre à former le peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens ? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente : Quel est le gouvernement qui, par sa nature, se tient toujours le plus près de la loi ? De là, qu'est-ce que la loi ? et une chaîne de questions de cette importance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais surtout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé, dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois et de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré ; et j'avois cru cette manière indirecte de les leur donner la plus propre à ménager l'amour-propre de ses membres, et à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit encore guère



avancé. Les livres de cette espèce demandent de la méditation, du loisir, de la tranquillité. De plus, je faisais celui-là, comme on dit, en bonne fortune, et je n'avois voulu communiquer mon projet à personne, pas même à Diderot. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le siècle et le pays où j'écrivois, et que l'effroi de mes amis (1) ne me gênât dans l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps, et de manière à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir sans contrainte donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que, n'ayant point l'humeur satirique, et ne cherchant jamais d'application, je serois toujours irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement, sans doute, du droit de penser que j'avois par ma naissance, mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais désobéir à ses lois; et, très-

(1) C'étoit surtout la sage sévérité de Duclos qui m'inspiroit cette crainte: car, pour Diderot, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satirique et mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur et de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage par celui du *Contrat Social*, qui en est tiré.

attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne prétendois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

J'avoue même qu'étranger et vivant en France je trouvois ma position très-favorable pour oser dire la vérité, sachant bien que, continuant, comme je voulois faire, à ne jamais rien imprimer dans l'état sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes et de leur publication partout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Genève même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire abandonner la résolution d'aller m'établir à Genève, et céder aux instances de madame d'Épinay. Je sentois, comme je l'ai dit dans l'*Émile*, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer ses livres au bien de la patrie, il ne faut pas les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse étoit la persuasion où j'étois que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de bon œil, se feroit un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille. C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très-simple et cependant très-adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eût chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire, mes



livres n'auroient pas moins été faits, et peut-être avec moins de retenue : au lieu qu'en me laissant en repos on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages, et, de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'événement que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte, mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très-peu de l'auteur, mais on vouloit perdre Jean-Jacques; et le plus grand mal qu'on a trouvé dans mes écrits étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons pas ici sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est encore un pour moi, s'éclaircira dans la suite de cet ouvrage au gré de certains lecteurs : je sais seulement que, si mes principes manifestés avoient pu m'attirer les traitements que j'ai soufferts, j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime, puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont développés avec le plus de hardiesse, pour ne pas dire d'audace, avoit paru, avoit fait son effet, même avant ma retraite à l'Ermitage, sans que personne eût songé, je ne dis pas à me chercher querelle, mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France, où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la *Nouvelle Héloïse* parut

encore avec la même facilité, j'ose dire avec le même applaudissement; et ce qui semble presque incroyable, et qui pourtant est très-vrai, est que la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du *Vicaire savoyard*. Tout ce qu'il y a de hardi dans le *Contrat Social* étoit auparavant dans le *Discours sur l'inégalité*; tout ce qu'il y a de hardi dans l'*Émile* étoit auparavant dans la *Julie*. Or, ces choses hardies n'excitèrent aucune rumeur contre les deux premiers ouvrages; ce ne sont donc pas elles qui l'excitèrent contre les derniers.

Une autre entreprise à peu près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment : c'étoit l'extrait des écrits de l'abbé de Saint-Pierre, dont, entraîné par le fil de ma narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée depuis mon retour de Genève par l'abbé de Mably, non pas immédiatement, mais par l'entremise de madame Dupin, qui avoit une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de Saint-Pierre avoit été l'enfant gâté, et si elle n'avoit pas eu décidément la préférence, du moins elle l'avoit partagée avec madame d'Aiguillon. Elle conservoit pour la mémoire du bon-homme un respect et une affection qui faisoient honneur à tous deux, et son amour-propre eût été flatté de voir res-



susciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient pas d'être pleins d'excellentes choses, qui méritoient d'être mieux dites ; et il est étonnant que l'abbé de Saint-Pierre, qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, en mettant si peu d'art à s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail, comme utile en lui-même, et comme très-convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui trouvoit la peine de penser très-fatigante, et aimoit mieux, en choses de son goût, éclaircir et pousser les idées d'un autre que d'en créer. D'ailleurs, en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, et je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien d'importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de Saint-Pierre, plus heureusement encore que sous le mien. L'entreprise au reste n'étoit pas légère : il ne s'agissoit pas moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois assommants volumes diffus, confus, pleins de redites, d'éternelles rabâcheries, et de petites vues courtes ou fausses, parmi lesquelles il en falloit pêcher à la nage quelques-unes grandes, belles, et qui donnoient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné si j'eusse honnêtement pu m'en dédire ; mais en

recevant les manuscrits de l'abbé, que Saint-Lambert me fit donner par son neveu le comte de Saint-Pierre, je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage, et il falloit ou les rendre, ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à l'Ermitage, et c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loisirs.

J'en méditois un troisième dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même, et je me sentois d'autant plus de courage à l'entreprendre que j'avois lieu d'espérer faire un livre vraiment utile aux hommes, et même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont dans le cours de leur vie fort dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir une chose aussi connue que je voulois faire un livre : j'avois un objet plus neuf et même plus important. C'étoit de marquer les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nos actions. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister aux désirs qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes désirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter.



Un homme tenté résiste une fois parce qu'il est fort, et succombe une autre fois parce qu'il est foible; s'il eût été le même qu'au paravant, il n'auroit pas succombé.

En sondant en moi-même et en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manières d'être, j'avois trouvé qu'elles dépendoient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions, sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions mêmes, l'effet de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute; et, par leurs principes physiques, elles me paroissoient propres à fournir un régime extérieur, qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'âme dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si l'on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre âme par conséquent; tout nous offre mille prises assurées pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont

j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés, qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit *la Morale sensitive, ou le Matérialisme du sage*. Des distractions dont on apprendra bientôt la cause, m'empêchèrent de m'en occuper, et l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un système d'éducation dont madame de Chenonceaux, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi, de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'aie conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée, en y travaillant, méritoit ce semble à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet; je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditation pour mes promenades: car, comme je crois l'avoir dit, je ne puis de jour méditer qu'en marchant; sitôt que je m'arrête,



je ne pense plus , et ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie. C'étoit mon Dictionnaire de musique , dont les matériaux , épars , mutilés , informes , rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportoïis quelques livres dont j'avois besoin pour cela ; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres qu'on me prêtoit à la Bibliothèque du roi , et dont on me permit même d'emporter quelques-uns à l'Ermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis , quand le temps ne me permettoit pas de sortir , et que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien , que j'en tirai parti tant à l'Ermitage qu'à Montmorency , et même ensuite à Motiers , où j'achevai ce travail en en faisant d'autres , et trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est une véritable récréation.

Je suivis assez exactement , pendant quelque temps , la distribution que je m'étois tracée , et je m'en trouvois très-bien : mais quand la belle saison ramena plus fréquemment madame d'Épinay à Épinay et à la Chevrette , je trouvai que des soins , qui , d'abord , ne me coûtoient pas , mais que je n'avois pas mis en ligne de compte , dérangoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que madame d'Épinay avoit des qualités très aimables : elle aimoit bien ses amis , elle les servoit avec beaucoup de zèle ; et , n'épar-

gnant pour eux ni son temps ni ses soins , elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusque alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un : mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids : j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses. Madame d'Épinay s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroissoit m'arranger , mais qui l'arrangeoit davantage. C'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule ou à peu près. J'y consentis , sans voir à quoi je m'engageois. Il s'ensuivit de là que je ne lui faisois plus de visite à mon heure , mais à la sienne , et que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avois pris jusque alors à l'aller voir. Je trouvai que toute cette liberté , qu'elle m'avoit tant promise , ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais ; et , pour une fois ou deux que j'en voulus essayer , il y eut tant de messages , tant de billets , tant d'alarmes sur ma santé , que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être à plat de lit qui pût me dispenser de courir à son premier mot. Il falloit me soumettre à ce joug ; je le fis , et même assez volontiers , pour un aussi grand ennemi de la dépendance , l'attachement sincère que j'avois pour elle m'empêchant en grande partie de sentir le lien qui s'y joignoit. Elle remplissoit ainsi tant



bien que mal les vides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusements. C'étoit pour elle un supplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aisément, depuis qu'elle avoit voulu tâter de la littérature, et qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire, bon gré mal gré, des romans, des lettres, des comédies, des contes, et d'autres fadaïses comme cela. Mais ce qui l'amusoit étoit moins de les écrire que de les lire, et s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles, au bout de cet immense travail. Je n'avois guère l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois presque toujours compté pour rien en toute chose, et cela, non-seulement dans la société de madame d'Épinay, mais dans celle de M. d'Holbach, et partout où M. Grimm donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort partout ailleurs que dans le tête-à-tête, où je ne savois plus quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide et craignant plus que la mort le ridicule d'un vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de madame d'Épinay, et ne m'y seroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois passée entière au-

près d'elle : non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami pour pouvoir l'aimer comme amant. Je sentoï du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoique assez agréable en cercle, étoit aride en particulier; la mienne, qui n'est pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuois pour relever l'entretien, et, quoiqu'il me fatiguât souvent, il ne m'ennuyoit jamais. J'étois fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroïsoient pas plus sensuels pour elle : c'étoit là tout. Elle étoit fort blanche, fort maigre; de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes sens n'ont su trouver une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tetons; et d'autres causes, dont il est inutile de parler ici, m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, et le trouvai, du moins la première année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. Madame d'Épinay, qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci; soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de Grimm lui rendît la Chevette moins agréable. Je profitai des intervalles qu'elle n'y pas-



soit pas, ou durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne Thérèse et sa mère, de manière à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter; et ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguiser en moi le goût des plaisirs rustiques, dont je n'entrevois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres, et des plus ennuyeux montreurs de tout cela; j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de tri, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits conteurs, et de grands soupés, que, quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une grange, une haie, un pré; quand je humois, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil; quand j'entendois de loin le rustique refrain de la chanson des bisquières, je donnois au diable et le rouge et les falbalas et l'ambre; et, regrettant le dîné de la ménagère et le vin du cru, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à monsieur le chef et à monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors; mais surtout à messieurs les laquais, qui dévoreroient des yeux mes morceaux, et, sous peine de mourir de soif, me

vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asile agréable et solitaire, maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale et paisible, pour laquelle je me sentois né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secrètes, afin qu'on suive mieux dans sa cause les progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unit à ma Thérèse comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisque enfin celui qui devoit me suffire avoit été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit et s'avilissoit! Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici-bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps d'idée en idée et de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques, si l'homme avec qui j'allai me fourrer avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, surtout dans les entreprises pénibles et de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre, et regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme



des leurres de dupe, je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connaissance. Le doux caractère de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps et des torts, et que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait que l'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes misères, sans que, jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on saura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, malgré le sort et les hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente et sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degrés à la dernière extravagance; et on le croira bien plus encore, quand on saura les raisons particulières et fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui jurerai, dans toute la vérité, qu'il doit maintenant me connoître, que, du pre-

mier moment que je la vis jusqu'à ce jour, je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle, que je n'ai pas plus désiré de la posséder que madame de Warens, et que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira peut-être qu'autrement constitué qu'un autre homme je fus incapable de ressentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentiments qui m'attachoient aux femmes qui m'étoient les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment funeste approche où vous ne serez que trop bien désabusé.

Je me répète, on le sait; il le faut. Le premier de tous mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur: c'étoit le besoin d'une société intime et aussi intime qu'elle pouvoit l'être; c'étoit surtout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce besoin singulier étoit tel, que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore y suffire: il m'auroit fallu deux âmes dans le même corps; sans cela, je sentois toujours du vide. Je me crus au moment de n'en plus sentir. Cette jeune personne, aimable par mille excellentes qualités, et même alors par la figure, sans ombre d'art ni de coquetterie, eût borné dans elle seule mon existence, si j'avois pu borner la sienne en moi, comme je



L'avois espéré. Je n'avois rien à craindre du côté des hommes ; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé ; et ses tranquilles sens ne lui en ont guère demandé d'autres , même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; et cette famille , dont tous les naturels différoient trop du sien , ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois-je point donné pour me faire l'enfant de sa mère ! Je fis tout pour y parvenir , et n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts , cela me fut impossible. Elle s'en fit toujours un différent du mien , contraire au mien , et même à celui de sa fille , qui déjà n'en étoit plus séparé. Elle et tous ses autres enfants et petits-enfants devinrent autant de sangsues , dont le moindre mal qu'ils fissent à Thérèse étoit de la voler. La pauvre fille , accoutumée à fléchir , même sous ses nièces , se laissoit dévaliser et gouverner sans mot dire ; et je voyois avec douleur qu'épuisant ma bourse et mes leçons , je ne faisais rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mère ; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance , et l'en estimai davantage : mais son refus n'en tourna pas moins au préjudice de tous deux. Livrée à sa mère et aux siens , elle fut à eux plus qu'à moi , plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs

conseils ne lui furent pernicieux ; enfin si , grâce à son amour pour moi ; si , grâce à son bon naturel , elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée , c'en fut du moins assez pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer ; c'en fut assez pour que , de quelque façon que je m'y sois pu prendre , nous ayons toujours continué d'être deux.

Voilà comment , dans un attachement sincère et réciproque , où je mis toute la tendresse de mon cœur , le vide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfants , par lesquels il l'eût été , vinrent ; ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des Enfants-Trouvés leur étoient cent fois moins funestes. Cette raison du parti que je pris , plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à madame de Francueil , fut pourtant la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux ne pas me disculper autant que je le pouvois d'un blâme aussi grave , et ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger ; par les mœurs de son malheureux frère , si jamais , quoi qu'on en pût dire , je devois exposer mes enfants à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentois le besoin , j'y cherchois des suppléments qui n'en remplissoient pas le vide , mais qui me le laissoient



moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie. C'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec Diderot, avec l'abbé de Condillac, que j'en fis une nouvelle avec Grimm, plus étroite encore, et qu'enfin je me trouvai, par ce malheureux discours dont j'ai narré l'histoire, rejeté sans y songer dans la littérature, dont je me croyois sorti pour toujours.

Mon début me fit suivre une route nouvelle qui me jeta dans un autre monde intellectuel, dont je ne pus sans enthousiasme envisager la simple et fière économie. Bientôt, à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misère dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges; et jugeant que, pour me faire écouter, il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singulière qu'on ne m'a pas permis de suivre, dont mes prétendus amis ne m'ont jamais pardonné l'exemple, qui d'abord me rendit ridicule, et qui m'eût enfin rendu respectable, s'il m'eût été possible d'y persévérer.

Jusque là j'avois été bon : dès lors je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête, mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité

déracinée. Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus ; et, durant quatre ans au moins que dura cette effervescence, rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence, voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'échauffoit en dedans, et dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle, parce qu'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé ; mes amis, mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide, et plutôt honteux que modeste, qui n'osoit ni se présenter ni parler, qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir. Audacieux, fier, intrépide, je portois partout une assurance d'autant plus ferme qu'elle étoit simple et résidoit plus dans mon âme que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, et j'écrasois leurs petits bons mots avec mes sentences, comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement étonnant ! Tout Paris répétoit les âcres et mordants sarcasmes de ce même homme qui, deux ans auparavant et dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire, ni le mot qu'il devoit em-



ployer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel ; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts moments de ma vie où je devenois un autre, et cessois d'être moi ; on le trouve encore dans le temps dont je parle : mais au lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans, et dureroit peut être encore sans les circonstances particulières qui le firent cesser, et me rendirent à la nature, au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença sitôt que j'eus quitté Paris, et que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes, je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchants, je cessai de les haïr. Mon cœur, peu fait pour la haine, ne fit plus que déplorer leur misère et n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux, mais bien moins sublime, amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps ; et, sans qu'on s'en aperçût, sans presque m'en apercevoir moi-même, je redevins craintif, complaisant, facile, en un mot le même Jean-Jacques que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même et s'arrêter là, tout étoit bien ; mais malheureusement elle alla plus loin et m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès lors mon âme en branle n'a plus fait que passer par

la ligne de repos, et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite, le loisir et la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre Thérèse et moi. Nous passions tête à tête sous les ombrages des heures charmantes dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusque alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve, et m'apprit de sa mère et de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une et l'autre avoient reçu de madame Dupin des multitudes de présents faits à mon intention, mais que la vieille madrée s'étoit appropriés pour elle et pour ses autres enfants, sans en rien laisser à Thérèse, et avec très-sévères défenses de m'en parler ; ordre que la pauvre fille avoit suivi jusque alors avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage, fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que Diderot et Grimm avoient eus souvent avec l'une et l'autre, pour les détacher de moi, et qui n'avoient pas réussi par la résistance de Thérèse, tous deux avoient eu depuis lors de fréquents et secrets colloques avec sa mère, sans qu'elle eût rien pu savoir de ce qui



se traitoit entre eux. Tout ce qu'elle savoit étoit que les petits présents s'en étoient mêlés, et qu'il y avoit de petites allées et venues dont on tâchoit de lui faire mystère, et dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous quitâmes Paris, il y avoit déjà long-temps que madame Le Vasseur étoit dans l'usage d'aller voir M. Grimm deux ou trois fois par mois, et d'y passer quelques heures à des conversations si secrètes que le laquais même de Grimm étoit renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille, en promettant de leur procurer, par madame d'Épinay, un regrat de sel, un bureau à tabac, et les tentant en un mot par l'appât du gain. On leur avoit représenté qu'étant hors d'état de jamais rien faire pour elles, je ne pouvois pas même, à cause d'elles, parvenir à rien faire pour moi. Comme il ne paroissoit à tout cela que de la bonne intention, je ne leur en savois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystère qui me révoltât, surtout de la part de la vieille, qui devenoit outre cela plus flageorneuse, plus pateline avec moi qu'elle n'avoit jamais été; ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille qu'elle m'aimoit trop, qu'elle me disoit tout, qu'elle n'étoit qu'une bête, et qu'elle en seroit la dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art

de tirer d'un sac dix moutures, de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre, et à moi ce qu'elle recevoit de tous. Je lui pardonnois son avidité, mais j'avois peine à lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher, à moi, qu'elle savoit si bien qui faisois mon bonheur presque unique de celui de sa fille et du sien? Ce que j'avois fait pour sa fille je l'avois fait pour moi; mais ce que j'avois fait pour elle méritoit de sa part quelque gratitude: elle en auroit dû savoir gré du moins à sa fille, et m'aimer pour l'amour d'elle, qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complète misère; elle tenoit de moi sa subsistance, elle me devoit toutes les connoissances dont elle tiroit si bon parti. Thérèse l'avoit long-temps nourrie de son travail, et la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle devoit tout à cette fille pour qui jamais elle n'avoit rien fait; et ses autres enfants, qu'elle avoit tous dotés, pour lesquels elle s'étoit ruinée, loin de lui aider à subsister, lui dévoreroient encore sa subsistance et la mienne. Je trouvois que, dans une pareille situation, elle devoit me regarder comme son unique ami, son plus sûr protecteur; et, loin d'avoir pour moi des secrets sur mes propres affaires, loin de comploter contre moi dans ma propre maison, m'avertir fidèlement de tout ce qui pouvoit m'intéresser, quand elle l'apprenoit plus tôt que moi. De quel œil pouvois-je donc voir sa conduite? Que devois-je penser surtout des sentiments qu'elle



s'efforçoit de donner à sa fille envers moi? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne, quand elle cherchoit à lui en inspirer!

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mère de ma compagne, et de lui marquer en toutes choses presque les égards et la considération d'un fils; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester longtemps avec elle, et il n'est guère en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts moments de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre, et sans qu'il y ait de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme eût été d'un bon caractère, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, et vous jugerez si j'ai pu la changer.

Madame Le Vasseur, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille, et qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre, et, au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié Thérèse de n'en faire venir personne à l'Ermitage; elle me le promit. On les fit venir en mon absence sans la consulter, mais on lui fit promettre de ne m'en rien dire. Le premier pas fait,

tout le reste fut facile. Quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guère de scrupule de lui en faire sur tout. Sitôt que j'étois à la Chevette, l'Ermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mère est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel; cependant, de quelque façon que s'y prit la vieille, elle ne put jamais faire entrer Thérèse dans ses vues, et l'engager à se liguier contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour; et voyant d'un côté sa fille et moi, chez qui l'on pouvoit vivre, et puis c'étoit tout; de l'autre, Diderot, Grimm, d'Holbach, et madame d'Épinay, qui promettoient beaucoup et donnoient quelque chose, elle n'estima pas qu'on pût avoir jamais tort dans le parti d'une fermière-générale et d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès lors que je nourrissois un serpent dans mon sein. Mais mon aveugle confiance, que rien encore n'avoit altérée, étoit telle que je n'imaginois pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer, et qu'en voyant ourdir autour de moi mille trames, je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis, et qui vouloient, selon moi, me forcer d'être heureux à leur mode plutôt qu'à la mienne.

Quoique Thérèse refusât d'entrer dans la ligue avec sa mère, elle lui garda derechef le secret: son motif étoit louable; je ne dirai pas si elle